

MONTREZ-MOI UNE IMAGE,
JE VOUS ÉCRIRAI UNE GUERRE

Bertrand Demars

Éditions ThoT
Roman

Pour s'immerger dans son second roman, Bertrand Demars s'est totalement détaché de son passé dans la marine. Depuis cette époque, sa vie a changé du tout au tout et ses écrits, comme son imaginaire, s'en ressentent. Flirtant avec les nombreuses théories du complot répandues dans notre société contemporaine et les avancées techniques et scientifiques extraordinaires auxquelles nous assistons, il nous livre avec ce nouveau roman une intrigue complexe et rythmée, qui interroge l'avenir de l'humanité. Sous le nom « Demars Shimmer », il est également sculpteur sur acier. On peut voir l'une de ses œuvres, *Hommage au Bataclan*, exposée au palais de l'Élysée.

Merci à ceux qui me supportent,
me suivent et m'encouragent.
Merci à mes perles d'amour...

Ce que l'on pense, on le devient
Ce que l'on ressent, on l'attire
Ce que l'on imagine, on le crée.

BOUDDHA

Prologue

« Beaucoup de gens dans ce monde mangent des sardines. Mais tous ont une façon bien différente, bien à eux, de les déguster. Certains les apprécient froides, d'autres tièdes. Aromatisées ou non. Pour ma part, je les aime juste à la sortie du frigo et à la tomate. Je les écrase avec le dos de ma fourchette puis je dépose de fins morceaux de beurre sur cette "purée", si l'on peut dire. Ensuite, je malaxe, je pétris, je concasse jusqu'à ce que le beurre se soit réparti de façon uniforme, puis je me délecte de ce petit plaisir des mers avec un peu de pain. C'est mon père qui m'a initié à cela. »

Les huit hommes armés qui entouraient Louis ne comprenaient pas où il voulait en venir. Quel message souhaitait-il faire passer par ce monologue de la sardine ? Il était seul, assis sur une chaise, les pieds enchaînés au sol, au milieu d'une pièce grise et vide qui sentait l'humidité, l'urine et le sang séché. Trois ampoules suspendues au plafond allumaient

partiellement ce lieu sordide. Mohamed Del Chiki, chef de la sécurité du cheikh Abdallah Moktar Gortat, en « perdait son arabe » face à son prisonnier de Français. Mohamed ne pouvait passer pour un faible devant ses hommes, mais il ne savait pas quelle attitude adopter face à cet homme assis en face de lui et qui, menacé par des mercenaires armés et déterminés, dégustait sereinement son assiette de sardines à la tomate et au beurre.

— Tais-toi ! hurla Mohamed. Tais-toi ou je jure sur ce que j'ai de plus précieux que je te tue ici et maintenant.

Louis cessa de manger. Leva les yeux en direction de Mohamed et d'une voix sobre lui répondit « non ».

— Comment ça « non » ? répliqua Mohamed sèchement, déstabilisé par cette réponse.

— Parce que je ne l'ai pas écrit...

1.

2041. Le monde tel que nous le connaissons a atteint son point de non-retour. Disparités sociales trop élevées, pollution désastreuse de l'air et des eaux, suprématie écrasante des riches, ressources vitales insuffisantes, météo destructrice et imprévisible, terrorisme aveugle, amalgames meurtriers, abrutissement de la population par les médias, déviances morales, patriotisme politique jeté aux ordures, avidité, cupidité et corruption des élus... Des vies précaires pour le commun des mortels... Le monde court à sa perte...

Dans sa propriété gigantesque et extrêmement surveillée, Louis Bathelier était installé derrière son bureau en acajou. Devant lui, un mur de six écrans plasma relatait les événements en direct du monde entier. Ajoutés à cela, douze écrans de surveillance de sa propriété. Assis dans son confortable fauteuil, il jouait avec son coupe-papier de l'époque Ming et zappait d'écran en écran pour se rendre compte de la situation actuelle du monde. Ce qui était ironique, c'est qu'il la

connaissait mieux que chaque habitant de sa planète. Louis détourna son regard et observa sur sa droite, à travers la baie vitrée, les collines et la nature verdoyante. Au loin, tout devint flou, un voile gris-blanc enveloppait la ville à tel point qu'elle n'était plus discernable. Ce spectacle le désola. Il se leva et fit quelques pas dans son immense bureau.

Il resta un instant devant une peinture de Van Gogh. Elle lui apportait la sérénité dont il avait besoin. Louis était riche. Fabuleusement riche. Un héritage financier et moral datant de plusieurs siècles. Cet homme brun d'un mètre quatre-vingts au regard vert perçant, ne laissait transparaître aucune émotion. Il ne laissait rien transparaître de sa personne.

Formaté, entraîné, instruit depuis son plus jeune âge, il exerçait un métier unique dont seuls ses ascendants avaient le secret. Homme érudit, poli, diplomate, il n'en restait pas moins un homme, et un homme dangereux. Il n'était pas dangereux ou inquiétant au sens littéral du terme. Non. Il créait la peur, l'affolement, des réussites inexplicables, pouvait bâtir des empires tout en occasionnant le chaos, voire la mort.

Les populations criaient au scandale, à la théorie du complot depuis la nuit des temps. S'estimant serviteurs des puissants sans jamais pouvoir participer à la partie d'échecs mondiale, incluant nos politiques et nos éminents financiers. Mais bien sûr qu'il existait des secrets d'État dont on ne pouvait divulguer l'existence. Imaginez l'étendue des répercussions si certaines méthodes ou certains secrets arrivaient

aux oreilles de monsieur tout-le-monde. La révolution, le soulèvement, la demande d'explication et de réparation seraient notre quotidien. Autant dire : le chaos.

Louis et sa famille régulaient ce chaos depuis des siècles. Leur métier ? Il n'existait pas. Il consistait en une seule chose, une seule phrase : « Montrez-leur une image et ils en feront une guerre. »

Seul Gustave Flaubert, un jour, comprit la stratégie des Bathelier et s'exprima ainsi : « D'Acharamoth sortit le Démiurge, fabricant des mondes, des cieus et du Diable, voilà ce que vous êtes, messieurs les Bathelier. » En 1880, cela faisait six mois que Flaubert s'était absenté de Paris pour achever la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*. Le 5 mai 1880, les frères Bathelier s'invitèrent au hameau de Croisset à la demande expresse de Gustave Flaubert. Le 8 mai, Flaubert mourut... Certains secrets ne sont pas bons à découvrir, ni à révéler.

Un État, une personne puissante, se retrouvant face à une impasse et ne sachant plus comment agir avant que la presse mondiale ne s'empare du sujet, contactaient Louis pour qu'il régularise la situation. Mais ce dernier ne pouvait être approché directement. Car l'on connaissait son existence, mais jamais son visage n'avait été entrevu ni le nom de sa famille révélé. Par multiples traverses, les informations étaient transmises et arrivaient sur le bureau en acajou de Louis, qui épluchait le dossier et donnait une réponse en un minimum de temps. Son client, en échange d'honoraires

outranciers, devait s'engager à respecter minute par minute le plan orchestré par Louis. Si cette clause était bafouée, le scénario pouvait totalement échouer.

Quelques faits de Louis et sa famille ? Des krachs boursiers, les deux guerres mondiales, de multiples attentats, dont ceux du 11 septembre, la création de toutes pièces des missiles de Cuba, certains meurtres n'ayant pas touché l'opinion publique, le virus du SIDA, le groupe des Rolling Stones, la mort de JFK et j'en passe...

Mais en cette période noire, les contrats étaient de plus en plus horribles, abjects, dénués de toute humanité et Louis réalisait que ses pairs et lui-même avaient conduit le monde vers ce chaos dans un seul but : l'enrichissement.

Alors qu'il repensait à sa vie et aux créations de sa famille, son regard fut capté par l'arrivée d'une voiture. Il la connaissait. Il la surnommait « la postière ». Un seul véhicule pouvait lui amener les nouveaux contrats. Il se servit un verre de vin rouge provenant de ses propres vignes, ouvrit les portes de son bureau et attendit l'arrivée du messager. Ce dernier arriva prestement et freina sa course quelques mètres avant l'entrée de l'office de son patron. Reprenant son souffle, il déposa l'enveloppe brune et cachetée sur le bureau de Louis, qui, d'un seul coup d'œil, reconnut le sceau officiel du cheikh Abdallah Moktar Gortat ; il contrôlait plus de 85 % des gisements pétroliers de la planète ; il était impitoyable, fourbe et bestial. Le père de Louis avait refusé de travailler pour lui, car il savait que le monde courait à sa perte suivant le scénario

demandé. Louis, qui possédait de nombreux dossiers papier et vidéo sur les grands de ce monde, avait également en sa possession une information non négligeable sur les pratiques sexuelles du cheikh. Son fantasme, son péché mignon... les femmes asiatiques. Il aimait les revêtir de draps blancs, des grappes de raisin rouges ornant le dessus de leur crâne. Il en choisissait toujours quatre. Il les plaçait sur un canapé de forme ronde à la couleur de pêche jaune et leur demandait d'avancer à genoux, en rond, les unes après les autres, sur un air de Schubert. Au moment qu'il jugeait opportun, il les arrosait d'un grand cru français contenu dans des jarres anciennes. Ces filles alors à sa merci, il se jetait sur elles, telle une bête, et les violait, une après l'autre. Il s'armait d'une lame qu'il plaquait sous la gorge de ses victimes afin de les terroriser, car son anatomie ne lui permettait pas de faire jouir une femme... À la fin de sa prestation, il offrait en pâture à sa garde rapprochée ses esclaves sexuelles, qui étaient ensuite abattues.

Le cheikh était dangereux et toute confiance en lui ne pouvait s'avérer que suicidaire.

Louis ouvrit délicatement l'enveloppe. Le dossier était vraiment léger. Et la demande était simple : son client désirait contrôler 100 % des puits pétroliers mondiaux. Pourquoi faisait-il appel à lui ? Les conseillers saoudiens et internationaux auraient certainement une multitude d'idées à proposer au tyran. Mais l'envie de garder cette idée secrète et de s'octroyer les fruits de cette décision devait exciter

ce dernier, pensa Louis. Alors qu'il était plongé dans son dossier et commençait à penser à différentes solutions pour accepter ou rejeter cette demande, son frère Ronan entra dans la pièce.

Ronan Bathelier, le frère aîné de Louis, était chargé de la sécurité familiale. Il avait été évincé dès son plus jeune âge des « affaires de la famille ». Non pas parce qu'il était idiot, mais parce que son imagination n'était pas à la hauteur des attentes du père. Il privilégia l'activité physique. Il suivit une scolarité exemplaire et se spécialisa dans plusieurs sports de combat. Grand et bel homme, il prenait son travail très au sérieux et vouait un amour sans bornes à sa famille et une admiration sans faille à son frère. Aucune jalousie n'avait jamais interféré entre les deux frères. Leur père avait veillé à cela en expliquant clairement les tâches de chacun et l'importance de mêler les deux de façon optimale. Ainsi, Louis et Ronan furent constamment complémentaires.

— Ce dossier vient de qui ? demanda Ronan.

— Du cheikh, répondit Louis, absorbé par ses pensées.

— Papa n'a jamais voulu travailler pour lui. C'est une pourriture.

— Je sais bien. Mais l'évolution est passée par là. Regarde le monde. Où allons-nous ? Pour l'instant je ne fais que lire sa demande. Quand es-tu rentré ?

— Ce matin très tôt. J'ai vérifié les installations des trois maisons de sauvegarde et le personnel qui les entretient. Tout va bien. Que vas-tu faire avec le cheikh ?

Louis leva les yeux et posa ses papiers. Il sourit à son frère, se leva et saisit un verre en cristal finement travaillé par des artisans verriers de Venise ; il versa du vin rouge et l'offrit à son frère.

— Je ne sais pas encore. La postière vient de m'apporter l'enveloppe.

— Papa affirmait qu'en moins de cinq minutes ton plan était en tête. Tu sais ce que tu vas faire. Pourquoi ne me le dis-tu pas ? s'obstina Ronan.

— Parce que papa se trompait. Certains dossiers sont plus durs à traiter que d'autres. Ne me fais-tu pas confiance ?

— Si, tu le sais bien. Mais je te connais par cœur. Et je te trouve sombre depuis quelque temps. Peut-être que cette histoire peut te servir à d'autres desseins.

— Je travaille pour les autres. Pas pour moi. Pas pour nous. Buons. Et allons taper quelques balles de golf. Tu es partant ?

Les deux frères firent tinter leurs verres puis se dirigèrent vers le toit de la maison, où un practice de golf avait été construit. Louis ne parlait pas, mais se forçait à sourire, à paraître à l'aise. Son esprit était tourmenté. Il savait qu'il accepterait le contrat. Mais il allait le remplir sous une condition que seul lui connaîtrait. Cette dernière était morbide, dangereuse, mais certainement nécessaire à la renaissance du monde.